À propos de « Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme », de Bakounine

René BERTHIER

Les « Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme » est un texte peu connu de Bakounine, faisant partie d'un ensemble constitué par *l'Empire knouto-germanique* et qui contraste avec les idées reçues de ceux qui voient en lui, comme Isaiah Berlin, un homme prêt « à patauger dans des fleuves de sang »[1] ou, comme Marx, un « zéro théorique ».[2] Certes, Bakounine ne prétend pas au statut de philosophe: il a expressément abandonné cette discipline en 1842 après la rédaction de *La Réaction en Allemagne* au profit de l'action, mais ce serait commettre une erreur de contester sa compétence dans ce domaine, une compétence largement reconnue par ceux qui fréquentaient les cercles hégéliens dans les années 1840.

C'est la question des nationalités qui occupa Bakounine pendant les quelque vingt années suivantes: il participa activement au Printemps des peuples en Europe centrale, lors duquel il s'engagea dans deux insurrections, à Prague et à Dresde. Arrêté et condamné à de la forteresse puis à de la relégation en Sibérie, il s'échappa en 1861 et tenta de nouveau, en 1863, de s'engager dans l'insurrection polonaise contre la Russie. Sa vision de la question des nationalités avait toujours été teintée par la question sociale, puisqu'en 1848 dans l'article « Le Panslavisme démocratique » il avait affirmé que la libération nationale des Slaves était conditionnée à la résolution de la question sociale. C'est vers 1864, qu'il commença à se rendre compte de l'impasse posée par la question des nationalités et c'est en 1868 qu'il annonça dans une lettre à Marx qu'il ne se consacrerait plus qu'à la révolution sociale.

Dès lors, les écrits de Bakounine ne sont pas des textes philosophiques à proprement parler, mais la philosophie y est constamment présente, soit par des allusions à tel ou tel philosophe, soit par des modes de raisonnement.

* * * * * * * * * *

Fédéralisme, socialisme et antithéologisme est un document précurseur aux « Considérations », essentiel dans l'évolution de Bakounine car il y explique

1 « ...a man who, in his love for humanity in the abstract, was prepared, like Robespierre, to wade through seas of blood. » Isaiah Berlin, *Russian Thinkers,* The Hogarth Press, London, 1978, p. 113.

2 Bakounine est « un homme sans aucun savoir théorique », « comme théoricien il est zéro ». Marx, lettre à F. Bolte, 23 novembre 1871.

qu'il ne se préoccupe pas de démontrer l'inexistence de Dieu et de ses succédanés, qui ne sont que des « mirages ou des fantômes »; la « philosophie naturelle » à laquelle il adhère ne s'intéresse à ces mirages et fantômes « qu'au point de vue de l'histoire et s'efforce de nous montrer en même temps les causes tant physiologiques qu'historiques qui expliquent la naissance, le développement et la décadence des idées religieuses et métaphysiques aussi bien que leur nécessité relative et transitoire dans les évolutions de l'esprit humain. » En d'autres termes, il ne cherche pas à prouver l'inexistence de Dieu mais à comprendre les raisons qui poussent les gens à y croire.

Auguste Comte, et en particulier le *Cours de philosophie positive*, constitue une référence dominante dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* ; il y affirme que « la philosophie rationnelle [...] est une science toute démocratique. Elle s'organise de bas en haut librement, et a pour fondement unique l'expérience. Rien de ce qui n'a été réellement analysé et confirmé par l'expérience ou par la plus sévère critique ne peut être par elle accepté », ce qui élimine l'Infini, l'Absolu, et « tous ces objets tant aimés de la métaphysique ».

L'objet de la philosophie naturelle est de « coordonner toutes les sciences particulières en un seul système », et cette coordination constitue la Philosophie positive, ou « science universelle », qui est à la fois l'héritière et la négation de la métaphysique et de la religion. C'est Auguste Comte « qui en traça le premier plan d'une main savante et hardie », dit Bakounine. La philosophie positive établit une organisation hiérarchique des sciences, débutant par les mathématiques, qui sont les plus abstraites, et s'élevant progressivement vers des disciplines plus concrètes comme la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, et la biologie, pour aboutir à la sociologie. Chaque science dépend de la précédente, formant un enchaînement organique sans rupture. Cette progression illustre un savoir unifié et une méthode constante, qui se complexifie avec la nature des faits étudiés. Chaque discipline est ainsi considérée comme un développement nécessaire de la science qui la précède. Bakounine note que l'ordre des sciences proposé par Auguste Comte est similaire à celui de *l'Encyclopédie* de Hegel, qui a conduit la philosophie spéculative à son « point culminant », mais sa dialectique propre l'a conduite à se détruire elle-même. La principale différence entre Comte et Hegel réside dans leur approche : Hegel a spiritualisé la matière en la reliant à la logique et à l'esprit, tandis que Comte a matérialisé l'esprit, le basant uniquement sur la matière. C'est cette distinction qui constitue la grande contribution de Comte: « C'est en cela que consiste sa gloire immense. »[3]

3 Bien qu'ils n'aient eu aucun échange direct et que leurs méthodes semblent opposées, Auguste Comte (1798–1857) et Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770–1831) partageaient des ambitions intellectuelles étonnamment proches. Tous deux ont cherché à élaborer un système totalisant pour comprendre l'évolution de l'esprit

Précisons que Hegel lui aussi avait le projet de réunir toutes les sciences en un seul système, comme on peut le voir dans la *Science de la Logique*, où il développe sa conception de la logique, et dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, *l'Encyclopédie des sciences philosophiques*. Dans *l'Encyclopédie*, en particulier, il propose une classification des différentes disciplines scientifiques et philosophiques, les intégrant dans un système global qui reflète son approche dialectique. Il cherche à montrer comment chaque discipline se connecte et se développe à partir des principes logiques fondamentaux. Cela témoigne de son ambition d'unir la philosophie, la science, l'art, et d'autres domaines du savoir dans une vision cohérente et systématique. Cependant, le terme « science » du temps de Hegel (*wissenschaft* en allemand) ne désigne pas la science comme on l'entend aujourd'hui, mais un savoir organisé et systématique qui englobe les sciences naturelles, les sciences humaines et la philosophie. Parfois, la « science » est tout simplement la philosophie.

Dans les années 1840 le mot « science » revient à chaque instant. Ainsi, à la fin de sa première année de droit, Marx écrit à son père à propos d'une philosophie du droit qu'il a tentée : « ... je pus me rendre compte, une fois de plus, que je ne m'en sortirais pas sans la philosophie. Je pus donc me rejeter dans les bras de cette science en toute tranquillité, et j'écrivis un nouveau système métaphysique fondamental. »[4] Il ne s'agit pas, chez Marx, d'une utilisation impropre du mot. Dans un autre passage de la lettre citée, il dit en effet : « Ce qui pousse Démocrite au loin, c'est d'une part le désir d'apprendre, qui ne lui laisse ni cesse ni trêve, et c'est d'autre part le fait de ne pas trouver

humain et de l'histoire au lendemain de la Révolution française. Tous deux conçoivent l'histoire humaine comme un processus rationnel, nécessaire et divisé en étapes successives. Hegel y voit le déploiement de l'Esprit absolu vers la liberté, tandis que Comte théorise la *loi des trois états* (théologique, métaphysique, positif) qui mène l'humanité vers l'âge scientifique. Chacun a voulu unifier l'ensemble des savoirs de son temps dans une architecture globale. Hegel l'a fait à travers son *Encyclopédie des sciences philosophiques* et Comte via sa classification des sciences dans le *Cours de philosophie positive*. Leurs pensées naissent du bouleversement provoqué par la Révolution française. Tous deux cherchent à réconcilier l'ordre et le progrès pour stabiliser la société moderne face aux crises politiques et sociales de l'époque. Chez Hegel comme chez Comte, l'individu ne se comprend pas de manière isolée mais à travers l'histoire collective de l'humanité. Comte invente d'ailleurs la sociologie là où Hegel théorise l'« Esprit objectif » (le droit, la morale, l'État). Comte ne lisait pas l'allemand et n'a découvert l'existence de Hegel que très tardivement, par l'intermédiaire de résumés fournis par ses disciples. De son côté, Hegel est mort en 1831, juste au moment où Comte commençait à publier son *Cours de philosophie positive*. Ce sont les philosophes et sociologues ultérieurs (comme Karl Marx, Raymond Aron ou Alain) qui ont établi des ponts entre eux. Marx qualifiera même Comte avec ironie de « Hegel des Français », soulignant la similitude de leur rôle historique dans leurs pays respectifs.

4 Marx, lettre du 10 novembre 1837.

sa satisfaction dans la science véritable, c'est-à-dire philosophique. » *[Je souligne]*

La science véritable est donc la philosophie. A l'inverse, quand il veut désigner la science, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il utilise une autre expression : on apprend ainsi que, la philosophie n'ayant pas satisfait Démocrite, celui-ci « se jette dans les bras de la *connaissance positive*... »

Au moyen Age la science est la connaissance des textes sacrés. Au XVIII[e] siècle en France, sont appelées « philosophiques » les recherches en astronomie, en physique, etc., qui sont, pour nous, « scientifiques ». A l'inverse, dans les premières décennies du XIX[e] siècle en Allemagne, on appelle science la connaissance des systèmes philosophiques : est qualifiée de « scientifique » l'application d'un de ceux-ci aux faits observés, ou aux conclusions auxquelles est parvenue l'investigation positive.

Ces précisions éclairent sans doute d'un jour nouveau la notion de « socialisme scientifique » employée par Marx et Engels. C'est une notion directement héritée de la philosophie allemande, et non pas des conceptions scientifiques entendues au sens de « connaissance positive ». Le « socialisme scientifique » de Marx et Engels est beaucoup plus l'application à l'étude du social de méthodes philosophiques que de méthodes scientifiques, au sens que cela peut avoir aujourd'hui.

Quand Marx ou Engels critiquent un ouvrage d'économie, ils accordent à la critique de la philosophie de l'auteur (Dühring ou Proudhon) une place disproportionnée. C'est que s'il y a défaut dans le système philosophique (et on en trouve toujours un, en cherchant bien) l'œuvre n'est plus « scientifique ».

Dans le système d'Auguste Comte, la psychologie, autrefois considérée comme une base autonome de la métaphysique, est désormais fondée sur la physiologie, la réduisant à un développement de celle-ci. Lier la psychologie à la métaphysique peut sembler étrange, mais Bakounine interprète l'œuvre de Hegel comme une tentative de contenir et de dépasser toutes les philosophies antérieures. En cela elle constitue un immense pas en avant, une contribution de la pensée allemande grâce à laquelle « l'esprit humain est arrivé à la connaissance parfaite de ses procédés ».[5] Selon lui, les métaphysiciens modernes, de Descartes à Hegel, ont mené une quête difficile pour concilier l'absolu avec le monde réel, en partant de la notion de l'absurdité ancrée dans la conscience humaine, plutôt que d'une idéalité divine. Mais leurs efforts ne furent pas vains: « Ils ne découvrirent point, il est vrai, l'Absolu, mais ils contribuèrent immensément à la découverte de la nature et des lois de la pensée humaine. »[6]

---

5 Bakounine, « Théologie politique de Mazzini », Fragment B, Œuvres, Champ libre I, p. 113.

Des concepts tels que l'intelligence, l'imagination et la volonté sont vus par la science positive, matérialiste, comme des fonctions du corps humain. Cette nouvelle perspective invite à réexaminer le monde humain, son développement et son histoire, non plus à travers le prisme théologique ou métaphysique, mais en prenant la physiologie comme point de départ, offrant une vision plus naturelle.

Bakounine affirme l'émergence de la sociologie comme une nouvelle science consacrée à l'étude des lois générales régissant le développement de la société humaine. Elle représente, selon lui, l'aboutissement de la philosophie positive et se fonde sur l'idée que le corps social, comme tout corps naturel, suit des lois nécessaires. Cette science a pour but de « dégager ces lois des événements passés et de la masse des faits présents ».[7] Cette science a une immense utilité pratique pour améliorer la condition humaine: en reconnaissant que l'esprit et la nature ne sont pas séparés, la sociologie considère la société comme un corps naturel, bien que complexe.

Bakounine précise:

> « Nous savons que la sociologie est une science à peine née, qu'elle est encore à la recherche de ses éléments, et si nous jugeons de cette science, la plus difficile de toutes, d'après l'exemple des autres, nous devons reconnaître qu'il lui faudra des siècles, un siècle au moins, pour se constituer définitivement et pour devenir une science sérieuse, quelque peu suffisante et complète. »[8]

Avant Bakounine, Proudhon avait développé une réflexion qui pourrait la placer comme précurseur de la sociologie : Il a abordé l'idée que la société devrait être comprise comme un ensemble de relations interconnectées, ce qui préfigure des approches sociologiques modernes qui considèrent les interactions sociales comme fondamentales pour comprendre la dynamique sociale. Il a examiné les relations de pouvoir et les structures de domination au sein de la société. Sa critique du capitalisme et de la propriété privée met en lumière les inégalités sociales et les mécanismes d'exploitation, des thèmes centraux en sociologie. A ce titre, il a exercé une influence sur des sociologues ultérieurs, notamment sur des figures comme Émile Durkheim, qui a développé des concepts clés de la sociologie moderne, mais aussi Georges Gurvitch et Pierre Ansart.. Sa pensée a également nourri des réflexions sur l'organisation sociale et la coopération.

---

6 Bakounine, « Théologie politique de Mazzini », Fragment B, Œuvres, Champ libre I, p. 160.

7 Bakounne, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme.*

8 *Ibid.*

Bakounine pense que de même que si les sciences de la nature étudient le monde physique pour le transformer, la science sociale cherche à dégager des lois permanentes issues de l'histoire et des faits actuels. Connaître ces lois permettrait à l'humanité de s'organiser consciemment, en rejetant le fatalisme et la domination religieuse ou métaphysique ; cependant, la science, selon Bakounine, ne saisit que le général et le permanent, elle passe à côté de la réalité individuelle et vivante, qui elle, est propre à l'expérience humaine vécue. Dans un autre texte, Dieu et l'État, Bakounine met en garde contre un « gouvernement des savants ». Il affirme qu'une société dirigée au nom de la science par une élite deviendrait une nouvelle aristocratie aussi despotique que celle des prêtres ou des monarques.

Dans *Dieu et l'État* (1871), Mikhaïl Bakounine utilise l'exemple de la dissection d'un lapin pour illustrer les limites de la science et le danger d'un gouvernement dirigé par des savants. Il s'agit d'une parabole philosophique destinée à critiquer le positivisme (notamment celui d'Auguste Comte) et la technocratie : un naturaliste prend un lapin vivant, qui possède sa propre existence singulière et concrète, et le dissèque pour l'étudier. Une fois l'animal disséqué et décrit, le scientifique obtient le concept du « lapin en général », un modèle théorique qui ressemble à tous les lapins. Dès lors, ce lapin théorique est privé de toute individualité et de toute vie réelle : la science ne capture ainsi que « l'ombre fixée d'un être vivant », tandis que la réalité concrète et mouvante du lapin lui échappe totalement.Les trois enseignements philosophiques et politiques. Par cet exemple, Bakonine veut montrer que la science est incapable de saisir l'individu, elle ne fonctionne qu'avec des lois générales et des abstractions : elle est donc tout aussi incapable de comprendre l'individualité unique d'un être humain que celle d'un lapin.

Par extension, Bakounine en déduit que si on confiait le pouvoir politique aux scientifiques ou aux sociologues (comme le proposait Auguste Comte), ils traiteraient les êtres humains comme le naturaliste traite son lapin. Habitués à vivre dans les abstractions, ils finiraient par sacrifier les individus réels et vivants au nom de leurs théories et de leurs statistiques. En réalité Bakounine ne rejette pas la science en soi, qu'il juge utile pour émanciper l'humanité, il demande simplement que la science reste au service de la vie, et que la société ne soit jamais soumise à l'autorité absolue d'une élite intellectuelle ou d'experts.

La sociologie n'en est encore qu'à ses débuts et nécessitera du temps pour se développer et se structurer en tant que science sérieuse. Cela soulève la question de savoir si l'humanité devra attendre un siècle ou plus avant que cette science puisse offrir des solutions concrètes aux souffrances et aux problèmes sociaux, mettant en lumière l'urgence d'agir face aux défis

contemporains. S'interrogeant sur la nécessité d'attendre la pleine maturation de la sociologie, le révolutionnaire russe conteste l'idée que l'humanité doit patienter – un siècle, selon lui – avant de bénéficier des enseignements de cette science naissante. Il rejette cette attente : même si la sociologie devait devenir une science parfaite, une société qui ne se baserait que sur ses conclusions serait limitée et insatisfaisante: « Que serait une société qui ne nous présenterait rien que la traduction en pratique ou l'application d'une science, lors même que cette science serait la plus parfaite et la plus complète du monde ? Une misère. »[9] Se contenter d'appliquer les résultats d'une science, même si elle est aboutie, limiterait la société à ce qui a déjà été reconnu, compris. L'humanité ne doit pas se cantonner à ce qui est déjà connu, mais doit aspirer à explorer et à découvrir davantage, en cherchant activement des solutions et en s'engageant dans des transformations sociales, plutôt que d'attendre passivement que la science fournisse des réponses.

Si Bakounine éprouve un profond respect pour la science, la considérant comme un trésor de l'humanité, permettant à l'homme d'accéder à la liberté, il souligne cependant ses limites: elle ne représente qu'une partie de l'ensemble qu'est la vie, qui englobe des dimensions plus vastes et plus riches, notamment la vie humaine et son évolution: « Tout cela est infiniment plus étendu, plus large, plus profond et plus riche que la science, et ne sera jamais par elle épuisé. »[10]

La vie, dans ce sens, est une création qui ne se limite pas à l'application de théories scientifiques ou divines. Bakounine refuse que la science devienne une nouvelle autorité politique : le savant dans sa spécialité ignore souvent la vie globale des hommes. La fonction de la science est d'analyser, de classer, mais la vie réelle est changeante ; réduire la société à l'application d'une théorie scientifique bloque le progrès vivant, l'expérience humaine dépasse toujours les formules des savants.

Les « Considérations philosophiques sur le fantôme divin » semblent être l'aboutissement d'une réflexion commencée bien avant, puisqu'on y trouve des passages repris textuellement d'écrits rédigés antérieurement: *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, notamment. Mais il faut souligner que ce dernier texte est largement inspiré d'un autre, non publié, les « Fragments maçonniques » dans lesquels Bakounine a largement puisé : il s'agit d'un ensemble de textes philosophiques et politiques écrits par Bakounine en 1865 qui constituent une ébauche préparatoire pour son œuvre principale, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* (1867), et représentent un moment décisif dans le développement de sa pensée fédéraliste et libertaire. Ce dernier texte peut être comparé à *L'Idéologie allemande* de Marx en ce sens qu'il a pour fonction principale de faire une mise au point avec sa pensée

9 *Ibid.*
10 *Ibid.*

antérieure. Dans la préface de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), Marx explique que *L'Idéologie allemande* visait « régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois ».

Les « Considérations philosophiques sur le fantôme divin » marquent une évolution et une intensification des idées que Bakounine avait amorcées dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*. Dans les « Considérations », il précise sa critique de la religion, enrichit sa conception de la liberté et examine les dimensions sociales et anthropologiques de ses réflexions, posant ainsi les bases d'un cadre théorique plus élaboré pour sa perspective anarchiste.

Les « Considérations philosophiques » furent rédigées pendant une période de relative accalmie, entre l'insurrection de Lyon à laquelle Bakounine participa, et la Commune de Paris ; elles représentent une réflexion essentielle qui vise à articuler philosophiquement la nécessité de la lutte pour la révolution sociale. Dans ce texte, Bakounine ne se contente pas de proposer des idées abstraites ou des théories déconnectées de la réalité ; au contraire, il cherche à établir un fondement philosophique solide pour justifier et soutenir l'action révolutionnaire. Tout d'abord, il s'attaque à la notion de divinité et à l'autorité qui en découle, affirmant que le concept de Dieu est une construction qui aliène l'homme. En dénonçant le « fantôme divin », il met en lumière comment la religion et l'idée de transcendance peuvent servir à justifier l'oppression et l'inégalité sociale. Pour lui, cette aliénation doit être combattue, ce qui souligne l'importance d'une lutte active contre les structures de pouvoir qui maintiennent les individus dans un état de soumission.

Ensuite, en inscrivant sa réflexion dans le contexte du monde réel, Bakounine établit un lien entre la philosophie et la pratique révolutionnaire. Il affirme que la philosophie ne doit pas être un exercice intellectuel déconnecté de l'action, mais plutôt un outil qui éclaire et guide la lutte pour la justice sociale. Les « Considérations » deviennent ainsi un moyen de légitimer l'engagement dans la lutte sociale, en démontrant que cette lutte est non seulement nécessaire, mais aussi inévitable pour l'émancipation de l'humanité.

Enfin, Bakounine présente une vision du monde où la liberté individuelle et la solidarité collective sont intrinsèquement liées. Il soutient que la libération de l'individu ne peut se faire qu'à travers la libération collective, ce qui implique une transformation radicale des structures sociales et politiques en place. Cette articulation philosophique de la lutte pour la révolution sociale se veut donc un appel à l'action, incitant les individus à s'unir pour renverser les systèmes d'oppression.

En mêlant critique de la religion, engagement politique et vision radicale de la liberté, Bakounine offre un fondement théorique à l'action révolutionnaire, soulignant que la philosophie doit servir de guide dans la quête d'une société plus juste et libre.

Les « Considérations ». représentaient un Appendice à *L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale*. Comme la plupart de ses écrits, il fut rédigé dans des conditions précaires, sans plan, sans l'appui de sources bibliographiques et en citant les auteurs de mémoire. Par ailleurs, Bakounine insère souvent, textuellement, dans un nouveau texte des passages qu'il avait déjà développés ailleurs. Ses écrits sont souvent inachevés, interrompus par les nécessités de la lutte. Mais, curieusement, ce texte est cohérent, avec un plan en cinq parties, ce qui fait penser à Fichte, dont Alexis Philonenko soulignait qu'il avait tendance à structurer les exposés en cinq parties, habitude qu'on retrouve également chez Bakounine.

Philonenko a commenté la méthode architectonique de Fichte, et notamment la célèbre synthèse quintuple, qui rythme le développement de la *Doctrine de la science* ainsi que d'autres écrits comme *La Destination de l'homme* ou *Initiation à la vie bienheureuse*, que Bakounine, grand lecteur du philosophe, a lus et traduits en russe. Philonenko souligne que cette structure permet à Fichte de présenter ses concepts de manière claire et progressive, facilitant ainsi la compréhension d'une pensée complexe.

Le « système du monde » exposé au début des « Considérations » s'inspire de la classification des sciences de Comte, une organisation systématique des connaissances et des sciences. Bakounine souhaite aller au-delà d'une simple classification des sciences pour élaborer une « cosmologie » : il entend par là une vision d'ensemble qui ne se limite pas à un système de connaissances, mais qui cherche à comprendre la structure profonde de l'univers et des interactions qui le régissent. Il veut établir une compréhension intégrée du monde, englobant à la fois la nature matérielle et les aspects idéels. Contrairement à une simple énumération de disciplines scientifiques, une cosmologie vise à comprendre comment ces différentes dimensions interagissent et s'articulent.

Les partisans de la philosophie positive, dont Comte est le principal représentant, rejettent la métaphysique, c'est-à-dire toute spéculation qui cherche à explorer des réalités au-delà de l'expérience empirique et des faits observables. Comte postulait que la connaissance doit se limiter à ce qui peut être observé empiriquement. Il rejetait toute spéculation sur l'essence des choses, c'est-à-dire sur ce qui est au-delà des phénomènes observables. La métaphysique, qui cherche à comprendre les vérités ultimes ou les causes premières, est vaine et doit être abandonnée au profit d'une approche scientifique qui repose sur des faits vérifiables. En d'autres termes, ils estiment que la philosophie ne devrait pas aborder des questions sur la nature ultime de la réalité, que ce soit sous forme matérielle ou idéelle. Pour eux, la seule connaissance valable est celle qui repose sur des observations et des expériences tangibles.

Bakounine se positionne différemment par rapport aux positivistes. Il ne se limite pas à une approche empiriste ou à une simple accumulation de faits. Au lieu de cela, il s'efforce de traiter des questions plus profondes concernant la nature de la réalité. Cela suggère une volonté d'explorer des dimensions qui pourraient dépasser les limites imposées par le positivisme, tout en cherchant à articuler une vision cohérente du monde qui inclut des éléments de critique sociale et politique.

Kant, quant à lui, critiquait l'idée que nous puissions connaître la réalité telle qu'elle est en soi (la « chose en soi »). Selon lui, notre connaissance est toujours médiatisée par nos sens et notre esprit, ce qui signifie que nous ne pouvons connaître que les phénomènes, c'est-à-dire les apparences, et non la réalité ultime. Ce recul face à la connaissance de la chose en soi est une manière de reconnaître les limites de la capacité humaine à appréhender la réalité. En analysant ces deux perspectives, Bakounine identifie le refus de Comte de s'exprimer sur l'essence des choses avec le recul kantien par rapport à la connaissance des choses en soi. Pour Bakounine, les deux positions partagent une méfiance envers les spéculations métaphysiques, mais elles le font pour des raisons différentes. Il voit dans le positivisme de Comte une forme de limitation qui empêche d'explorer des questions plus profondes sur la nature de la réalité. En s'appuyant sur cette identification, Bakounine va au-delà de la critique comtienne de la métaphysique. Il transforme cette critique en une attaque contre l'idéalisme, qui, selon lui, reste trop attaché à des abstractions et à des concepts qui ne tiennent pas compte de la réalité matérielle et sociale. Pour Bakounine, l'idéalisme (notamment kantien) néglige les conditions concrètes de l'existence humaine.

En opposition à Comte et à Kant, Bakounine propose une version matérialiste de la philosophie positive, en affirmant que la compréhension du monde doit passer par l'expérience concrète et l'analyse des conditions sociales et historiques. Pour lui, une approche véritablement positive doit intégrer une dimension matérialiste qui prend en compte les luttes sociales et les relations de pouvoir.

Dans sa critique de la philosophie positive, Bakounine s'appuie sur plusieurs auteurs qui ont marqué son évolution intellectuelle et qui ont contribué à le convaincre que la nature est régie par une causalité universelle.

• Jakob Moleschott, auteur de l*a Circulation de la vie*, dont il tire l'idée que la nature est un ensemble d'actions et de réactions physiques et solidaires, sans intervention divine. Bakounine voyait en lui un combattant capable de détruire les « fantômes de la métaphysique » qui entravaient l'émancipation humaine. Dans ses écrits, et en particulier dans sa polémique contre Mazzini, Bakounine défendit des penseurs comme Moleschott qui enseignaient la philosophie positive dans les universités.

• Ludwig Büchner, inspiré par Moleschott, écrivit le livre qui lui valut la célébrité, *Kraft und Stoff, Empirisch-naturphilosophische Studien* [Force et Matière : Études de philosophie naturelle empirique] où il tente de montrer l'indestructibilité de la force et de la matière et où il préconise l'expérimentation, seule méthode scientifique. Büchner fut également l'un des participants du Congrès démocratique et international de la Paix tenu en septembre 1867, auquel participa Bakounine.

• Carl Vogt. Bien que leurs approches diffèrent sur certains points, Vogt a contribué à façonner les idées de Bakounine, en particulier en ce qui concerne le matérialisme et la science. Vogt a mis l'accent sur le rôle de la science dans la transformation sociale. Bakounine a vu dans la science un outil potentiellement libérateur, bien qu'il ait aussi mis en garde contre une science qui pourrait servir des intérêts autoritaires. La famille Vogt fait partie de l'entourage intime de Bakounine. Il rencontra Carl Vogt et ses quatre fils dans les années 1840. Carl restera son ami jusqu'à la fin de ses jours. Adolf Vogt, un des fils de Carl, était un proche ami et collaborateur de Bakounine. Lorsque ce dernier mourut à Berne, en Suisse, Adolf Vogt l'assista lors de ses dernier moments.

Dans *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, le fétichisme est désigné comme la « première religion » des peuplades qui sont « le moins éloignées de l'état de nature »: c'est la religion de la peur, l'expression de la dépendance absolue de l'homme envers la toute-puissance de la nature. Il est difficile de comprendre précisément les premières sensations et imaginaires religieux des hommes sauvages, car elles varient selon les peuplades, les climats et les circonstances. Cependant, malgré cette diversité, ces expériences humaines doivent se résumer à quelques points communs. Quelle que soit l'origine des groupes humains, la capacité de réflexion et de pensée demeure constante à travers le temps et l'espace. Ainsi, les développements religieux observés chez un peuple sont susceptibles de se reproduire chez d'autres, étant donné qu'ils suivent des lois identiques dans leur évolution.

On trouve là chez Bakounine, clairement, une démarche qu'on pourrait qualifier de proto-anthropologique, bien qu'elle reste fortement marquée par les paradigmes évolutionnistes du XIX^{e} siècle. En rédigeant *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* (1867), Bakounine mobilise des concepts et des méthodes qui relèvent directement de l'anthropologie naissante et de l'histoire comparée des religions. En affirmant que « la capacité de réflexion et de pensée demeure constante à travers le temps et l'espace », le révolutionnaire russe énonce un postulat fondamental appelé *unité psychique* par les anthropologues comme Adolf Bastian ou Edward Tylor, et rejette l'idée d'une différence biologique ou mentale entre les peuples « sauvages » et « civilisés ». En cherchant à résumer la diversité culturelle à « quelques points communs »

par-delà les variations liées aux « climats et aux circonstances », il adopte une approche comparatiste typique de l'anthropologie sociale.

Plutôt que de juger la religion d'un point de vue théologique (vrai ou faux), il l'analyse comme une production humaine issue d'un rapport concret au monde (la peur et la dépendance face à la nature) : c'est, comme cela a été dit, une approche matérialiste et fonctionnelle du religieux. Il reste cependant que la vision de Bakounine reste, cela est naturel, une pensée inscrite dans son époque : l'idée que les peuples suivent « des lois identiques dans leur évolution » et qu'il existe une « première religion », le fétichisme, reflète l'évolutionnisme culturel du XIX^{e} siècle (Auguste Comte, Lewis Henry Morgan). L'anthropologie du XX^{e} siècle critiquera cette vision d'une histoire unique menant des « sauvages » aux sociétés occidentales. Bakounine ne s'appuie pas sur un travail de terrain ethnographique, il utilise les récits de voyageurs de son temps pour construire une philosophie matérialiste de l'histoire destinée à légitimer son combat politique contre l'Église et l'État.

Bakounine explique l'apparition du phénomène d'abstraction en liant le fétichisme, considéré comme la première religion des peuplades sauvages, à une sensation fondamentale de dépendance et de peur envers les forces de la nature. Il souligne que, malgré la diversité des expériences religieuses, toutes les créatures vivantes ressentent une forme d'adoration mêlée de crainte envers les phénomènes naturels. Dans cette perspective, il établit une analogie entre le comportement d'un chien qui implore l'attention de son maître et celui de l'homme qui se prosterne devant Dieu. La différence entre leurs sentiments religieux réside dans le degré de réflexion et la capacité de l'homme à conceptualiser ces expériences comme des pensées abstraites.

Bakounine souligne que la parole humaine, en exprimant des notions générales et abstraites, permet de transformer des objets particuliers d'adoration (comme une pierre ou un morceau de bois) en concepts universels. Ce processus de nomination et de généralisation est au cœur de l'émergence de la pensée abstraite. Ainsi, avec le développement de la parole, l'humanité commence à créer un monde d'abstractions, distinct de l'expérience immédiate et sensorielle, marquant le début d'une réflexion plus complexe sur la nature et le divin.

> « Grâce à cette faculté d'abstraction, avons-nous dit, l'homme, né dans la nature, produit par elle, se crée, au milieu et dans les conditions mêmes de cette nature, une seconde existence, conforme à son idéal et comme lui progressive. »[11] (FSA)

11 Bakounine, *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme.*

Bakounine reconstitue ici la généalogie par laquelle le philosophe explique le passage de la sensation animale à la pensée abstraite, puis à l'aliénation religieuse. L'analogie avec le chien est célèbre chez Bakounine (et reprise dans *Dieu et l'État*), elle montre son refus du dualisme : le sentiment religieux n'a rien de surnaturel, il s'enracine dans un instinct biologique de soumission et de crainte partagé par l'animal. Bakounine souligne également le rôle central du langage : c'est la parole (le passage du particulier au général) qui permet à l'être humain de s'arracher à l'immédiateté sensorielle et de transformer un objet concret (le fétiche) en idée abstraite (Dieu). L'extrait cité de *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme* couronne logiquement la démonstration en montrant que l'abstraction est ambivalente : elle est l'outil de l'émancipation humaine (la « seconde existence » culturelle et historique) tout en étant la source de l'illusion religieuse.

Dans l'examen de la pensée de Bakounine il convient de distinguer la *cause* et le *moyen* et ne pas laisser entendre que le fétichisme *crée* la faculté d'abstraction. Chez Bakounine, c'est plutôt l'inverse : la faculté physiologique d'abstraction (liée au développement du cerveau et du langage) s'applique à la sensation primitive de peur, ce qui *produit* le fétichisme, puis le polythéisme et le monothéisme.

Soulignons également que l'abstraction devient un piège chez Bakounine dès que l'homme oublie qu'il est l'auteur de ces concepts. En hypostasiant ces abstractions (en leur donnant une existence réelle), l'homme se soumet à ses propres créations mentales.

Concernant la parabole sur le « sentiment religieux » du chien, il faut éviter un contresens : il est plus exact de dire que le chien éprouve le *germe* ou l'*instinct* de dépendance qui, chez l'homme doué d'abstraction, deviendra un sentiment religieux à proprement parler (Bakounine écrit que l'animal n'a pas de religion faute de faculté d'abstraction).

Cette analyse de l'abstraction conduit directement Bakounine à reprendre le mécanisme de l'aliénation religieuse élaboré par Ludwig Feuerbach dans *L'Essence du christianisme* (1841), tout en le déplaçant sur un terrain matérialiste et politique. Comme Feuerbach, il montre que l'homme projette ses propres qualités — l'intelligence, la volonté ou la justice — hors de lui pour façonner un être suprême, avant d'inverser le rapport en se soumettant à ce Dieu qui n'est pourtant que le produit de son esprit. Bakounine fait ainsi sienne la célèbre idée selon laquelle l'humanité s'appauvrit sur terre de tout ce qu'elle attribue au ciel. Cependant, il dépasse et radicalise le philosophe allemand sur deux points essentiels. D'une part, là où Feuerbach part de la conscience humaine déjà constituée, Bakounine ancre l'abstraction religieuse dans l'évolution biologique et le langage, à partir de cette peur animale primitive. D'autre part, il refuse de réduire la religion à une simple illusion philosophique qu'il suffirait de dissiper par la pensée. Pour l'anarchiste russe,

Dieu et l'État sont deux abstractions jumelles qui s'appuient l'une sur l'autre pour exiger le sacrifice des individus réels : l'émancipation humaine exige donc une révolution sociale qui détruise simultanément l'Église et l'État.

Bakounine aborde la notion de liberté comme le but ultime du développement humain. A ce titre, il critique J.J. Rousseau et ses disciples pour avoir cherché la liberté dans les débuts de l'humanité, à une époque où l'homme n'avait pas encore conscience de lui-même. Selon lui, à ce stade, l'homme était soumis aux forces naturelles, tout comme les autres animaux, et n'avait pas encore développé la capacité de se libérer de cette fatalité. L'émancipation de l'homme, selon Bakounine, est liée à l'usage de sa raison. Au fil de l'histoire, l'homme a lentement développé sa capacité à reconnaître et à comprendre les lois de la nature et celles qui régissent son propre être – la liberté est la connaissance de la nécessité, dira-t-il, reprenant Hegel, d'ailleurs. En s'appropriant ces lois, l'homme transforme ses expériences en idées, ce qui lui permet de dépasser la simple obéissance à la nature.

La dignité humaine et la liberté n'existent pour Bakounine que dans la reconnaissance et l'appropriation des lois naturelles. Ces lois, immuables et fondamentales à l'existence, ne peuvent être contestées sans risquer l'absurde. En les intégrant par la pensée, l'homme peut s'élever au-dessus de ses instincts immédiats. Bakounine soutient que l'homme est le créateur de son propre monde. À travers des efforts conscients et réfléchis, il conquiert non seulement son environnement mais aussi sa propre nature animale, affirmant ainsi sa liberté et sa dignité. Ce processus est motivé par une force universelle de vie, que Bakounine appelle la causalité universelle, qui pousse tous les êtres vivants à satisfaire leurs besoins.

La volonté est une manifestation essentielle de la vie. Chez les animaux, elle est instinctive et souvent mécanique. Toutefois, chez l'homme, la volonté devient réfléchie grâce à son intelligence. Cette capacité à comparer, critiquer et ordonner ses besoins permet à l'homme de développer une forme de volonté libre, distincte de l'instinct animal.

Bakounine nous dit que la liberté humaine émerge non pas d'une quête romantique dans le passé, mais plutôt d'une prise de conscience et d'une appropriation des lois qui régissent la nature. C'est à travers la raison, l'intelligence et la volonté réfléchie que l'homme parvient à se libérer des déterminismes naturels et à créer son propre monde.

* * * * * * * * *

Les « Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme » de Michel Bakounine constituent un jalon essentiel dans le développement de sa pensée anarchiste, témoignant d'une profonde réflexion sur la condition humaine, la nature de la divinité et les structures

sociales. En s'attaquant à la notion de Dieu comme un « fantôme » qui aliène l'homme, Bakounine ne se contente pas de critiquer la religion, mais appelle à une réévaluation des fondements de l'autorité et de l'oppression. Sa démarche, ancrée dans une philosophie matérialiste et positive, vise à unir la théorie à la pratique révolutionnaire, affirmant que la libération de l'individu est indissociable de la libération collective.

Tout en reconnaissant la valeur de la science et de la sociologie naissante, Bakounine met en garde contre le risque d'une domination scientifique qui pourrait reproduire les formes d'oppression précédentes. Sa vision d'une cosmologie intégrée, qui dépasse les divisions entre les disciplines et embrasse une compréhension holistique de l'expérience humaine, souligne la nécessité d'une approche qui ne se limite pas aux seules vérités scientifiques, mais qui prend également en compte les dimensions sociales, historiques et individuelles de l'existence humaine.

En articulant sa critique de la religion et de l'autorité avec une vision du monde où l'homme est à la fois acteur et créateur de son destin, Bakounine nous invite à reconsidérer notre rapport à la connaissance, à l'action et à la communauté.

****